

Préface de Marcel Jullian à
« La tête coupée ou la parole coupée »
- Extraits -

Délibérément, j'oublie ici la magie et le magicien, les chiffres et la géométrie. Je me tiens, les pieds sur terre, en compagnie des hommes et des femmes auxquels l'auteur de ce livre promet d'avoir finalement la tête coupée. Du moins ceux qui l'ont encore sur le corps ! Les autres vont et viennent, décapités, sans paraître en être le moindrement incommodés. À en croire, à nouveau, l'auteur : « la liberté serait d'avoir compris cela ? » Quoi, qu'on va sans tête ?

Je ne connais pas cet auteur. Pourtant son livre n'a pas cessé de m'envoûter et de m'embarrasser lorsqu'il me l'a fait parvenir par la poste sous forme de manuscrite. Aujourd'hui, il me demande quelques mots de préface. J'ai l'impression d'avoir devant moi la pierre de Rosette avant le regard de Champollion. Ce texte a des allures de constat et me semble contenir un sauf-conduit. Il démontre, de façon magistrale, que nous sommes enfermés, enfermés par nous-mêmes, de telle sorte que nous ne pouvons compter sur personne pour nous délivrer. Prison modèle que celle où les gardiens sont les détenus eux-mêmes. Comment en sortir ? Les chapitres sont sans doute le fil d'Ariane. « Tout est langage », dit la première phrase. Dès lors, tout s'enchaîne : la parole perdue, le paradis des Tartuffes, la loi du plus fort, l'ordre du langage, la révolution du langage pour finir par le rêve décapité.

J'ai exprès sorti du jeu le sixième chapitre « Qu'est-ce que la Révolution de 1789 ? L'analyse n'est certes pas dans l'air du temps, mais ce dernier n'est-il pas, lui-même, « conditionné », comme dans les avions ou les locaux administratifs ? Pourtant on ferait bien de creuser cette période : de 89 à 93. Des esprits libres et divergents devraient s'atteler au décryptage. Les différents chapitres y sont tout entiers comme le chapelet du condamné au pied de l'échafaud.

L'auteur pour nous éveiller procède par une sorte d'acupuncture du Verbe : en plantant des aiguilles d'or, d'argent ou de platine dans notre conscience. Pas dans notre « bonne » conscience, qui symbolise notre renoncement. En le lisant, on ne peut plus se croire innocent sous prétexte de n'avoir rien fait. Sa thérapeutique n'entre pas dans le cadre des « médecines douces ». Elle importune. (...).

Marcel JULLIAN,
le 15 décembre 1990